

Mathieu Dubois et Renaud Meltz (dir.)

De part et d'autre du Danube

L'Allemagne, l'Autriche et les Balkans
de 1815 à nos jours

Mélanges en l'honneur
du professeur Jean-Paul Bled

ISBN de ce PDF :
979-10-231-0885-9



ISBN des tirés à part :

CRM72 · De part et d'autre du Danube (PDF complet)	979-10-231-0865-1
CRM72 · Introduction. Jean-Paul Bled, historien des Mondes germaniques en Sorbonne · Rainer Hudemann	979-10-231-2674-7
CRM72 · I.1 L'idée slave et les Croates au XIX ^e siècle · Edi Miloš	979-10-231-0866-8
CRM72 · I.1 Un grand acteur oublié de la scène autrichienne : le comte Anton von Prokesch-Osten · André Reszler	979-10-231-0867-5
CRM72 · I.1 La Bosnie-Herzégovine entre l'Autriche et la Hongrie (1878-1914) · Philippe Gelez	979-10-231-0868-2
CRM72 · I.1 L'action politique de l'Autriche-Hongrie chez les Albanais dans le <i>Vilayet</i> du Kosovo (Une analyse française de 1902) · Dušan T. Bataković	979-10-231-0869-9
CRM72 · I.1 Les officiers-conjurés serbes : 1903-1914. Programme et convictions politiques · Vojislav Pavlović	979-10-231-0870-5
CRM72 · I.1 Montenegro and the Central Powers 1915-16 · Lothar Höbelt	979-10-231-0871-2
CRM72 · I.2 Influences diplomatiques, cultures et mémoire dans un espace en recomposition au XX ^e siècle · Jean-Noël Grandhomme	979-10-231-0872-9
CRM72 · I.2 Les répertoires français, allemand et autrichien sur les grandes scènes roumaines. Le cosmopolitisme d'une culture nationale (1919-1940) · Georgiana Medrea	979-10-231-0873-6
CRM72 · I.2 Aspects de la Résistance française en Roumanie après 1940. Diplomates, enseignants et écrivains · Ana-Maria Stan	979-10-231-0874-3
CRM72 · I.2 François-Joseph en Hongrie : un lieu de mémoire ? · Catherine Horel	979-10-231-0875-0
CRM72 · II.1 Naissance de la germanophobie française ? L'opinion publique et la crise de 1840 · Renaud Meltz	979-10-231-0876-7
CRM72 · II.1 Bismarck et l'Europe. De la mission Alvensleben à la mission Radowitz · Stéphanie Burgaud	979-10-231-0877-4
CRM72 · II.2 Un génie de la prévision : Jacques Bainville dans <i>Les Conséquences politiques de la paix</i> · Zoltan Bécsi	979-10-231-0878-1
CRM72 · II.2 L'Allemagne de Martin Heidegger, ou le patriotisme d'un philosophe apolitique (1889-1933) · Guillaume Payen	979-10-231-0879-8
CRM72 · II.2 Du poids de l'intérêt matériel dans l'adhésion au nazisme. Réflexions autour des thèses de Götz Aly, à travers le cas de la politique d'aide sociale de la SS · David Gallo	979-10-231-0880-4
CRM72 · II.2 Julius Berger (1862-1943) : un entrepreneur allemand et la France · Dominique Barjot	979-10-231-0881-1
CRM72 · II.3 La RFA et les premières communautés européennes · Christophe Réveillard	979-10-231-0882-8
CRM72 · II.3 L'Allemagne et de Gaulle : l'approche de Willy Brandt · Benedikt Schoenborn	979-10-231-0883-5
CRM72 · II.3 Les partis politiques au défi de « 68 » en RFA et en France · Mathieu Dubois	979-10-231-0884-2
CRM72 · Entretien avec Jean-Paul Bled	979-10-231-0885-9
CRM72 · Portrait de Jean-Paul Bled · par Emmanuel Leroy Ladurie	979-10-231-2675-4
CRM72 · Bibliographie de Jean-Paul Bled	979-10-231-2676-1

DE PART ET D'AUTRE DU DANUBE

collection dirigée par Dominique Barjot & Lucien Bély

Dernières parutions

- Introduction aux discours coloniaux*
Norbert Dodille
- « C'est moy que je peins ». *Figures de soi à l'automne de la Renaissance*
Marie-Clarté Lagrée
- Des saints d'État ? Politique et sainteté au temps du concile de Trente*
Florence Buttay
& Axelle Guillausseau (dir.)
- Représenter le Roi ou la Nation ? Les parlementaires dans la diplomatie anglaise*
Stéphane Jettot
- L'Union du Trône et de l'Autel ? Politique et religion sous la Restauration*
Mathieu Brejon de Lavergnée
& Olivier Tort (dir.)
- Pierre Chaunu, historien*
Jean-Pierre Bardet, Denis Crouzet et Annie Molinié-Bertrand (dir.)
- Les Frères d'Eichtal. Gustave, saint-simonien et Adolphe, financier pionnier des chemins de fer*
Hervé Le Bret
- L'Entreprise et sa mémoire. Mélanges en l'honneur de Maurice Hamon*
Didier Bondue (dir.)
- La Faveur et la Gloire. Le maréchal de Bassompierre mémorialiste (1579-1646)*
Mathieu Lemoine
- Chrétiens et Ottomans de Malte et d'ailleurs*
Alain Blondy
- Le Corps des esclaves de l'île Bourbon. Histoire d'une conquête*
Prosper Ève
- Les Maîtres du comptoir : Desgrand père & fils. Réseaux du négoce et révolutions commerciales (1720-1878)*
Jean-François Klein
- Frontières religieuses dans le monde moderne*
Francisco Bethencourt
& Denis Crouzet (dir.)
- La Politique de l'histoire en Italie. Arts et pratiques du réemploi (xive-xiive siècle)*
Caroline Callard, Élisabeth Crouzet-Pavan & Alain Tallon (dir.)
- Les Habsbourg et l'argent. De la Renaissance aux Lumières*
Jean Bérenger
- Cités humanistes, cités politiques (1400-1600)*
Denis Crouzet, Élisabeth Crouzet-Pavan & Philippe Desan (dir.)
- Histoire du multilatéralisme. L'utopie du siècle américain de 1918 à nos jours*
Régine Perron
- Aluminium. Du métal de luxe au métal de masse (xixe-xxie siècle)*
From precious metal to mass commodity (19th-21st century)
Dominique Barjot
& Marco Bertilorenzi (dir.)
- Les Stratégies de l'échec. Enquêtes sur l'action politique à l'époque moderne*
Marie Barral-Baron, Marie-Clarté Lagrée & Mathieu Lemoine (dir.)
- Partager le monde. Rivalités impériales franco-anglaises (1748-1756)*
François Ternat

Mathieu Dubois & Renaud Meltz (dir.)

De part et d'autre du Danube

L'Allemagne, l'Autriche et les Balkans,
de 1815 à nos jours

Mélanges en l'honneur du professeur Jean-Paul Bled



Ouvrage publié avec le concours de l'UMR 8596 Centre Roland Mousnier,
et du Conseil scientifique de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2015
ISBN de l'édition papier : 978-2-84050-997-4

Mise en page : Emmanuel Marc DUBOIS, Issigeac
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

Version numériques et tirés-à-part :
© Sorbonne Université Presses, 2022
Adaptation numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

ENTRETIEN AVEC JEAN-PAUL BLED
(PROPOS RECUEILLIS LE 6 SEPTEMBRE 2013 À PARIS)

On est tous les fils de quelqu'un. Vous êtes le fils de l'auteur du manuel si répandu qu'il en est devenu un nom commun, le *bled*. Ce n'est pas anodin.

Ce manuel est une œuvre commune d'Édouard et Odette Bled. Quand on parle « du » *bled*, il y a peut-être une tendance à privilégier la figure de mon père. Ma mère était une personne discrète. Mais je tiens à bien souligner que c'est l'œuvre d'un couple.

En ce qui concerne l'influence qu'ils ont exercée, j'ai été l'élève de ma mère dans l'école dont mon père avait pris la direction, l'école de la rue Grenier-sur-l'Eau à Paris, aujourd'hui le collège Couperin. Mes parents avaient d'abord enseigné dans l'école de l'île Saint-Louis, c'est là qu'ils s'étaient rencontrés. Une plaque a d'ailleurs été récemment apposée à leur mémoire dans cette école où est née la collection des manuels d'orthographe. En 1948, quand mon père a été nommé directeur de cette école plus importante de la rue Grenier-sur-l'Eau, il a cessé d'enseigner. C'est donc dans cette école qu'en classe de CE2, j'ai été l'élève de ma mère. Ils m'ont profondément marqué, j'ai fait beaucoup de dictées, jusqu'au brevet. Je ne le ressentais pas du tout comme un *pensum*.

En ce qui concerne l'histoire, ils ont joué un rôle dans l'éveil de mon intérêt pour l'histoire, un intérêt presque immédiat. J'ai toujours été attiré par l'histoire telle qu'ils me l'ont enseignée. C'était cette histoire à la manière de Lavisser, ce qui nous ramène aux hussards noirs de la République. Mon premier contact avec l'histoire, ce sont des grandes figures qui ont eu tendance à disparaître plus tard des manuels. Le Grand Ferré était presque au même plan que Jeanne d'Arc.

Avec une dilection particulière pour une période historique ou un personnage ?

L'Empire et Napoléon, bien sûr. Tout en connaissant ses défauts et ses erreurs, je garde une certaine attirance pour Napoléon.

Pourriez-vous situer le moment où vous avez décidé de faire de l'histoire le cœur de vos études ?

Je pense que c'est venu assez vite. J'ai été formé dans l'idée que je serai enseignant. Je n'ai pas mis ce métier en concurrence avec d'autres, c'était comme cela. Avec un point important qui est très caractéristique d'une éducation

républicaine : l'idée de mes parents que je franchirai un échelon par rapport à eux. Je ne pense pas qu'ils songeaient à une carrière universitaire, mais en revanche professeur de lycée avec l'agrégation comme objectif. C'est apparu tôt. Mais pour moi, dès ce moment-là, ce ne pouvait être que l'histoire.

En revanche, plus tard, est apparu l'allemand. Il y a eu un moment d'hésitation entre l'histoire et l'allemand. J'ai fait un double cursus, licences d'histoire et d'allemand. Une façon de retarder le choix. Je me suis dit : je vais tenter l'agrégation d'histoire, avec l'idée de me spécialiser dans l'histoire allemande. C'est ce que j'avais commencé à la Sorbonne à faire avec Jacques Droz : il m'avait donné un sujet pour le diplôme d'études supérieures à cheval sur l'Allemagne et l'Autriche.

Comment vous est venu le goût pour la langue allemande ?

320 J'étais au lycée Charlemagne, à la fin de la 5^e, il fallait faire un choix entre le grec et une langue vivante. J'ai fait le choix de l'allemand. Mais, à ce moment, je n'avais pas encore d'attrance particulière pour cette langue. En 4^e, j'ai eu la chance d'avoir un professeur d'allemand tout à fait remarquable. Il m'a introduit à la langue, la culture, l'histoire allemande. Je l'ai eu pendant plusieurs années. Ce professeur s'appelait Gilbert Badia. Il était communiste, je ne l'étais pas, je ne l'ai jamais été. Il était excellent, il a enseigné ensuite dans le supérieur, il a été professeur à Vincennes. Je suis resté longtemps en relation avec lui. Je pense que cet homme de conviction, loyal à ses convictions, a dû profondément souffrir quand la RDA s'est effondrée, une RDA dont il avait écrit l'histoire. C'est lui qui est au départ de cette attrance pour l'Allemagne. Je lui dois beaucoup.

Y avait-il dans votre famille cette forme de germanophobie élémentaire que l'on pouvait trouver en France à cette époque ?

Je n'ai jamais senti un tel sentiment chez mes parents. Dans le souci de m'aider, nous avons très rapidement fait des voyages en Allemagne. Aux vacances de Pâques, sans que je le leur demande, nous partions, en Bavière ou dans la Forêt noire, puis je suis allé en Autriche à la fin de mes études secondaires. Mes parents estimaient que ces voyages seraient un précieux complément pour m'aider à découvrir l'Allemagne ; ils ont accompagné l'influence de Gilbert Badia.

Vous spécialisez-vous dans l'histoire allemande dès le début de vos études supérieures à la Sorbonne ?

Je suis en hypokhâgne et khâgne les années suivantes : je passe seulement des certificats à la Sorbonne. Je récupérais les photocopiés que fournissaient les corporations d'étudiants, je lisais simplement les cours. Les professeurs qui me marquent, ce sont d'abord ceux de khâgne et, avant tout, à Louis-Le-Grand,

Étienne Borne : un philosophe humaniste, qui savait se rendre intelligible de ses étudiants. Cela fait la différence avec l'autre philosophe que j'ai eu ensuite au lycée Condorcet, Jean Beaufret, le correspondant d'Heidegger. Il appuyait son cours sur des citations grecques et cela n'arrêtait pas, j'étais perdu ! Des citations jamais traduites, il supposait que tout le monde comprenait. Un cours brillant, j'en suis convaincu. C'est une figure qui compte dans l'histoire de la philosophie... mais je n'ai pas pu en tirer de bénéfices à l'époque.

Je suis encore dans une période où j'hésite entre l'allemand et l'histoire. Je passe les certificats de licence dans les deux disciplines à la Sorbonne. Une fois que j'ai les deux licences, je fais le choix de l'histoire en pensant que si ma carrière ne s'arrête pas dans un lycée, je me spécialiserai dans l'histoire de l'Allemagne. Je ne pense pas encore à l'Autriche à l'époque.

Alors que vous poursuivez vos études supérieures, le contexte politique change profondément avec le retour de de Gaulle et la fin de la guerre d'Algérie. Étiez-vous politisé à l'époque ?

Les sympathies de mes parents les portaient plutôt vers la SFIO. Mon père a fait beaucoup de syndicalisme, il a participé à la création du SNI, syndicat des instituteurs. J'accueille 1958 avec beaucoup d'espoir plutôt par rapport à l'Algérie française. Je me suis rendu compte, après coup, que cette solution était dépassée. Je ne l'ai pas toujours pensé, cela a été douloureux. Je vais vous en donner un exemple. Après l'agrégation, puis mon mariage, arrive le moment du service militaire ; à cette époque, pour un garçon qui a fait des études supérieures, il y a la voie royale de la coopération. Je passe mon conseil de révision et on me dit que j'ai une trop mauvaise vue : on me réforme. Je conteste la décision, sans succès. Au ministère des Affaires étrangères, on me fait des propositions en dehors du cadre du service militaire et on me propose l'Algérie. On est en 1967, je refuse. C'était trop proche. À ce moment-là pourtant, j'avais fait ma mue et étais devenu gaulliste.

Revenons à vos préoccupations universitaires : comment choisissez-vous de consacrer vos premiers travaux de recherche sur l'histoire de l'Allemagne ?

Je ne pense alors pas du tout à l'Autriche. On parle peu de l'Autriche à l'époque, encore moins maintenant d'ailleurs...

Jacques Droz était alors le seul professeur à la Sorbonne à pouvoir diriger un diplôme sur l'Allemagne. Khâgneux, je n'avais jamais suivi ses cours. J'arrive avec une idée de sujet en tête, je souhaitais entreprendre une recherche sur Ferdinand Lassalle. Mais on a déjà beaucoup travaillé sur lui, ce qui fait qu'il est difficile de trouver un angle neuf. Jacques Droz me demande : « Est-ce que cela vous intéresserait de travailler sur l'historiographie de Lassalle en RDA ? ». Cela ne m'intéressait pas vraiment ! J'ai alors profité de l'intérêt que Jacques

Droz portait à l'idée de *Mitteleuropa*. Il venait juste de lui consacrer un livre. Il me propose de prendre pour sujet un personnage qui s'appelle Albert Schäffle, un opposant à Bismarck. Cette personnalité me donne l'occasion d'étudier, à travers ses écrits et son action, la question du fédéralisme. Il y a, de surcroît, une ouverture sur l'Autriche, Albert Schäffle s'étant engagé pour la grande Allemagne. C'était un universitaire, professeur à Tübingen, protestant. Après Sadowa, même dans ce Wurtemberg qui n'est pas très prussophile, les gens qui se sont engagés très activement contre Bismarck ne sont pas très à l'aise. Il reçoit une proposition de l'université de Vienne pour y enseigner la sociologie. Il va y écrire un petit texte qui prône l'adoption du fédéralisme en Autriche. Il est nommé ministre d'un gouvernement autrichien, certes pendant un peu moins d'un an, mais ce gouvernement n'en est pas moins important car il a cherché à résoudre la question de Bohême par un compromis avec les Tchèques. Bref, c'est ma première ouverture sur l'Autriche, pourtant je ne pense pas alors continuer dans cette direction.

Ensuite, c'est l'agrégation, je suis nommé au lycée Fabert de Metz, ce qui correspond à un choix car on me proposait aussi Chartres. J'ai préféré Metz pour la proximité de l'Allemagne, avec l'idée de poursuivre mes recherches dans cette voie. J'ai enseigné pendant trois ans au lycée de garçons Fabert.

Se pose ensuite la question du sujet de thèse; il y a d'abord la thèse de 3^e cycle, antichambre de la thèse d'État. Je retrouve Jacques Droz, qui est maintenant à la nouvelle université de Vincennes, avant de rejoindre plus tard Paris I. C'est quelqu'un de très gentil, paternel. Il n'a pas joué au maître, j'allais le voir tous les six mois, pour un entretien très cordial, il posait quelques questions qui pouvaient conduire à une orientation, il n'a jamais été directif. La relation a toujours été excellente.

Jeune chercheur et professeur de lycée, vous avez réussi à mener de front vos deux carrières, tout en connaissant vos premiers engagements politiques ?

Oui, ce n'était pas facile. De Metz, nous sommes allés à Marbach, près de Stuttgart, pour travailler sur les archives Schäffle. Je suis à Metz en Mai 68, je fais partie des enseignants non grévistes, nous étions environ 30 %. Le matin du 30 mai, j'ai un entretien avec le proviseur du lycée, un vieux Lorrain patriote. Nous étions sur la même longueur d'onde, mais ce vieux proviseur voyait l'avenir proche sous un jour très pessimiste, il m'a dit craindre que le Général n'eût d'autre choix que de partir. On sait ce qu'il en est advenu.

J'ai participé à la campagne législative qui a suivi. Je me suis engagé pour le candidat gaulliste de la circonscription, Pierre Kédinger, un ancien de la France Libre. La circonscription était tenue de longue date par un centriste que l'on a réussi à déloger. Je rédigeais les tracts, les journaux, je collais des affiches. J'en

garde un excellent souvenir. Pierre Kédinger avait été choisi parce que, avant le 30 mai, il avait été responsable des CDR en Moselle et c'est dans ce cadre que je l'avais connu. On est passé de cette activité à la campagne électorale.

Je n'ai pas été tenté d'aller plus loin dans l'engagement politique, je me suis rendu compte assez vite à quel point c'est prenant, il fallait faire un choix difficilement compatible avec la recherche, l'écriture, la vie de famille. J'ai cependant continué à avoir une activité militante : en 1972, j'ai créé les cercles universitaires d'études et de recherches gaulliennes. J'ai choisi la voie intellectuelle, historienne qui m'a fourni l'occasion d'entretenir des relations proches avec de grandes figures du gaullisme, comme Michel Debré, Pierre Messmer, Yves Guéna, Jean Foyer. J'ai éliminé toute perspective de carrière politique. Mon cousin, Bernard Bled, m'y a engagé mais je n'ai pas donné suite.

Vient ensuite votre premier poste dans le supérieur et votre période nantaise ?

Oui, en 1969, je postule à Nantes et à Poitiers, je n'y connais personne. Il n'y a alors aucune campagne pour ces postes d'assistant. Je suis choisi par Nantes et par Poitiers. Je reçois un télégramme du ministère pendant les vacances m'informant qu'il me faut choisir dans les 24 heures. Je choisis Nantes, c'est la proximité avec La Baule qui a été déterminante. Mes parents y avaient fait construire une villa. Il n'y avait pas de chaire d'histoire de l'Allemagne. Je n'avais rien publié, mais à l'époque c'était classique. Mais j'avais ma double licence, ce qui a peut-être joué car ce n'était pas très courant.

Il y avait alors des réputations en train de naître au sein de votre génération ?

Je pense à Jean-Noël Jeanneney dont on sentait qu'il avait un fort potentiel. Nous étions ensemble à Louis-Le-Grand, pas dans la même khâgne. Mais le fait d'avoir été très brillant en khâgne, d'arriver très bien classé rue d'Ulm, ne signifiait pas alors que vous alliez faire une belle carrière universitaire. Certains étaient très brillants, mais sont restés dans le secondaire, appartenant parfois eux aussi à une famille d'enseignants. La promotion sociale a consisté pour eux à enseigner dans le secondaire.

C'était, en somme, le programme que mes parents avaient pour moi.

Pourquoi êtes-vous allé au-delà ?

Je pense que c'est par la fréquentation de la khâgne et de la Sorbonne : j'ai découvert un autre univers intellectuel et je me suis dit que je souhaiterais faire partie de ce milieu. Je n'ai rien programmé mais j'ai vu l'enseignement secondaire comme une étape. J'ai eu envie d'écrire des livres, d'approfondir cette voie.

Lors de la soutenance de ma thèse de 3^e cycle en 1970 – toujours sur Albert Schäffle –, le jury se composait de Jacques Droz, Victor-Lucien Tapié et Georges Castellan¹. Je n'ai pas gardé de contact avec ce dernier. En revanche, je suis devenu proche de Victor-Lucien Tapié, qui m'a reçu chez lui à Paris ou dans sa gentilhommière en Loire-Atlantique.

Est-ce lui qui vous mène à l'Autriche ?

324

Il s'intéresse à la progression de mes recherches, mais l'influence décisive revient à Jacques Droz. Je retourne le voir pour le choix du sujet de ma thèse de doctorat d'État. Il me dit avoir un sujet auquel il pense depuis longtemps sur les fondements du conservatisme autrichien. J'accepte, c'est un très beau sujet pour lequel j'ai déjà une voie d'entrée par Schäffle. C'est à partir de ce moment que je bascule. Je fais désormais chaque année plusieurs séjours à Vienne, en dehors des grandes vacances, qui sont consacrées à la famille. Je fais aussi de longs séjours en Tchécoslovaquie, du côté tchèque, j'ai été également en Hongrie, dans le Tyrol du Sud.

En 1974, j'ai obtenu une bourse d'un mois pour travailler à Prague et dans quelques autres archives. Dans la Bohême communiste, on avait gardé intactes les archives nobiliaires, dans les fonds régionaux. C'était facile d'accès. Il suffisait de savoir où elles se trouvaient. La plupart des documents étaient écrits en allemand et quelques fois, très rarement, en tchèque.

Je commence ma thèse en 1972, je suis resté trois ans à Nantes, je postule à Strasbourg pour me rapprocher du monde germanique. L'IEP y date des années 1960. Le directeur, François-Georges Dreyfus, que je connais par ailleurs, est entouré de deux autres historiens : Louis Dupeux, qui termine sa thèse sur le national bolchevisme lui aussi sous la direction de Jacques Droz. Très vite nous avons sympathisé jusqu'à devenir d'excellents amis. Jean-Pierre Mousson-Lestang, spécialiste de la Scandinavie, est l'autre historien affilié à l'IEP. À deux reprises il interrompt sa carrière universitaire pour devenir attaché culturel à Stockholm, puis à Lisbonne. Nous serons aussi des amis très proches. François-Georges Dreyfus voulait alors construire une équipe tournée vers les mondes germaniques.

Le fait d'être dans un IEP modifie-t-il votre manière d'enseigner et votre pratique historique ?

L'enseignement est tourné vers l'histoire contemporaine. Les sujets de mémoire – en troisième année les étudiants doivent rédiger un mémoire – étaient généralement des sujets de relations internationales, sur le xx^e siècle. Ce que j'ai d'autre part observé, c'est que nous avions assez peu de contacts avec

1 Jean-Paul Bled, *Albert Schäffle et le fédéralisme*, thèse de 3^e cycle, Paris, 1970.

d'autres historiens, y compris ceux de l'université Marc Bloch de Strasbourg. Aucun de nous trois n'a eu à diriger de thèse, même si nous étions tous devenus professeurs.

Quelles sont vos premières publications ?

Il y a eu un premier article à partir de ma thèse de 3^e cycle dans *L'Information historique*. Quand je suis arrivé à Strasbourg, François-Georges Dreyfus m'a ouvert la *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*. Il en était le directeur en même temps que du Centre d'études germaniques. Il m'a demandé des articles, par exemple, un gros article de quarante pages sur le compromis de Bohême qui avait échoué de 1871. J'ai régulièrement publié dans cette revue, sur la vie politique autrichienne, les élections autrichiennes, allemandes...

Quand soutenez-vous votre thèse de doctorat d'État ?

Je la soutiens en décembre 1982. Pour le jury, Jacques Droz a souhaité qu'il soit présidé par Jean-Baptiste Duroselle. Il a également compris François-Georges Dreyfus, Bernard Michel et Jean-Baptiste Neveux, un germaniste civilisationniste de Strasbourg qui avait la particularité de ne guère aimer les Allemands et d'avoir en revanche une certaine attirance pour l'Autriche. Sa mère était polonaise, ceci explique cela. Il avait noué des relations entre l'université Marc Bloch de Strasbourg et l'université de Poznan. C'est ainsi que j'ai commencé à aller en Pologne pour participer à un colloque. Enfin, il y avait Fernand L'Huillier, qui dirigeait un institut qui existe toujours, l'Institut des hautes études européennes à Strasbourg. Il fut aussi associé à ma participation au colloque de Poznan. Dans la logique de la politique d'ouverture vers l'Europe de l'Est menée par le général de Gaulle, il avait créé une association européenne des professeurs d'histoire contemporaine qui agit comme un pont en direction des historiens de ces pays.

Durant cette période strasbourgeoise, vous êtes rattaché au Centre d'études germaniques que vous dirigerez plus tard. Quelle était la vocation de ce centre ?

Le Centre d'études germaniques, dont la création remonte aux années 1920, a d'abord été installé à Mayence, au temps de l'occupation française. Il répondait à un souci légitime des hiérarchies civiles et militaires, qui avaient constaté qu'il n'y avait trop peu de Français à parler allemand, d'où une trop mauvaise connaissance de l'ennemi. Le centre avait vocation à former des hauts fonctionnaires et des militaires français à une connaissance pluridisciplinaire de l'Allemagne. Après le départ de Mayence, il a été rapatrié à Strasbourg. Un choix qui paraît naturel et correspondait à une politique française de renforcer l'université de Strasbourg : elle devait être une vitrine, comme elle l'avait été

pendant l'époque allemande. Marc Bloch, Lucien Febvre, le juriste René Capitant, Robert Debré, entre autres, ont débuté à Strasbourg.

Ce centre, qui a vécu à Strasbourg jusqu'à la guerre, a été alors transféré comme le reste de l'université à Clermont-Ferrand. Il y vit jusqu'à l'occupation de la Zone libre. Il revient à Strasbourg une fois l'Alsace libérée. Avec des juristes ou des germanistes à sa tête. François-Georges Dreyfus a été le premier historien à la diriger, suivi par Raymond Poidevin auquel j'ai succédé en 1988.

Quand le centre a été rouvert, il a repris sa fonction de formation des hauts fonctionnaires ; cela s'est étioilé dans les années 1960 ; l'armée a institué son propre enseignement supérieur. La revue a été créée à ce moment-là pour le transformer en centre de recherche.

Au-delà même de l'Autriche, vos recherches sur le fédéralisme vous ont conduit à vous intéresser à un empire multinational dont le cadre est très différent de l'État-nation à la française. Vous avez ainsi contribué à ouvrir l'historiographie française à la diversité de ces nationalités dont l'histoire demeurait souvent méconnue jusqu'alors.

326

Bernard Michel m'avait devancé avec une orientation économique. Avec ma thèse, j'ai touché plusieurs milieux de la société autrichienne, prise dans sa diversité nationale, les Allemands d'Autriche mais aussi le monde tchèque avec un chapitre large sur le conservatisme en Bohême. J'ai ajouté également le monde polonais de Galicie qui me paraissait indispensable, même si, sur le plan linguistique, j'étais défaillant. Cela me paraissait indispensable, car c'était un conservatisme à plusieurs facettes. Les conservateurs polonais aspirent à une restauration de la Pologne mais ils savent que, pour encore longtemps, c'est une chimère. Ils s'adaptent et acceptent le cadre autrichien et quand ils font ce choix ils deviennent plus autrichiens que les Autrichiens. Ils participent à tous les gouvernements pour défendre les intérêts polonais.

Ensuite il y a, à côté de ce pluralisme national, le pluralisme social. Dans ma thèse, j'ai proposé une vision très transversale de la société. Je me suis particulièrement intéressé au monde catholique qui joue un rôle essentiel dans ce conservatisme première manière. Il y a deux éléments. On ne se représente pas très bien que l'Autriche a connu avant le Reich bismarckien une sorte de *Kulturkampf*. Les libéraux ont mené à la fin des années 1860 et au début des années 1870 une politique tournée contre certains avantages et positions de l'Église catholique. Et la résistance n'est pas simplement le fait de la hiérarchie, c'est aussi le fait du bas clergé et des fidèles. L'enracinement catholique varie certes d'une région à l'autre. Si l'on considère le Tyrol, par exemple, on observe une adéquation parfaite entre la population à majorité rurale, pas seulement paysanne, et le combat de l'Église. Les mouvements politiques conservateurs naissent à ce moment-là en réaction à cette politique anticléricale.

Un autre facteur a mobilisé mon intérêt. Plusieurs de ces personnalités du mouvement conservateur catholique, principalement issues de la noblesse, ont participé à la réflexion sur le catholicisme social. Ils ont joué un rôle non négligeable, parmi les sources de l'encyclique *Rerum novarum*. Beaucoup de ces nobles entretiennent des relations avec des nobles français, René de La Tour du Pin, par exemple, qui fut attaché militaire à Vienne.

Votre thèse manifeste une gourmandise typique des premières œuvres. Votre travail excède son titre : il s'agit d'une histoire culturelle, intellectuelle, religieuse, sociale, politique. À quel genre d'histoire vous rattachez-vous alors ?

Je ne me suis pas posé la question de l'appartenance à une école. Je me suis laissé séduire par mon sujet ; j'ai progressivement été pris d'intérêt et d'affection pour l'Autriche. Il se trouve que durant ces années où je vais régulièrement à Vienne, j'ai rencontré un certain nombre d'historiens autrichiens, en particulier le vieux professeur Friedrich Engel-Jánosi – un nom double allemand et hongrois. C'était un juif converti au catholicisme dont l'épouse, Christiane, beaucoup plus jeune que lui, avait des racines françaises. Il avait avec moi une relation un peu paternelle et détendue. Témoin du monde d'hier, il avait l'exquise politesse de la vieille Autriche. Non seulement il me parlait en français, mais il tenait à s'entretenir devant moi en français avec son épouse. Il est mort en 1978. La dernière fois que je l'ai vu, alors qu'il me raccompagnait, il m'a suggéré : « Écrivez-nous une belle biographie de François-Joseph. » Cela m'a marqué, venant d'un homme que j'admirais et que je respectais, grand historien, qui avait connu Gustav Mahler, Bruno Walter, qui avait quitté l'Autriche en 1938.

Au lendemain de la thèse, je fais une chose très naïve, je prends ma plume et j'écris à une trentaine d'éditeurs pour leur proposer d'éditer ma thèse. Les rares réponses sont évidemment toutes négatives. La réponse de Fayard tranche cependant sur les autres : Agnès Fontaine – la fille du grand journaliste André Fontaine – me répond « non pour la publication de la thèse, en revanche si vous étiez intéressé pour écrire une biographie de François-Joseph, nous serions d'accord ». Quatre ans plus tard, je publie mon *François-Joseph*. L'année suivante, ma thèse paraîtra aux Publications de la Sorbonne.

Vous étiez alors l'un des rares historiens français de la *Mitteleuropa*.

Je ne suis pas le seul. Parmi les contemporanéistes, il y avait Bernard Michel, grand spécialiste du monde tchèque. Il faut lui ajouter Catherine Horel, sa disciple, qui, partie de la Hongrie, a élargi ses champs de recherches.

Commence alors une série de biographies de personnalités autrichiennes, mais aussi allemandes...

C'est une suite logique de mes choix antérieurs. M'étant intéressé à la monarchie autrichienne, j'avais rencontré régulièrement la Prusse, ce n'était pas antinomique. Lorsqu'Agnes Fontaine m'a proposé, après Marie-Thérèse, d'écrire une biographie de Frédéric II, j'ai eu une petite hésitation car il y avait déjà la biographie de Pierre Gaxotte que j'avais beaucoup aimée. Ce qui m'avait tout de même frappé, c'est qu'il y avait beaucoup de dialogues. C'était une autre conception de la méthode historique et du coup je pouvais accepter.

Après *Frédéric II*, vous écrivez un *Bismarck*, une *Histoire de la Prusse* sans oublier *La Reine Louise*, soit un ensemble de quatre ouvrages sur la Prusse...

328

Je n'accepte pas un sujet si je sais que je risque de ne pas y prendre de plaisir. J'y ai pris beaucoup de plaisir à la préparation, puis à l'écriture de chacun de ces livres. Je pense que l'historien et l'écrivain doit trouver du plaisir dans ce qu'il fait. Il doit s'appliquer à comprendre son sujet – les personnages aussi bien que la situation historique – de l'intérieur. En même temps, il doit s'interdire d'épouser les querelles de ses personnages. L'exercice n'est pas toujours simple. Il a en tout cas le grand mérite d'aiguiser le sens de la nuance.

Le plaisir que vous éprouvez explique-t-il le succès des ventes de vos ouvrages ?

Je n'écris pas en pensant aux ventes. Je ne vis pas de ma plume, mais je participe assez régulièrement à des salons. C'est un moyen de rencontrer des lecteurs et c'est une réponse à votre question. L'érosion actuelle des ventes touche l'ensemble de l'histoire, mais en ce qui me concerne, au fil des livres, je me suis bâti un socle de lecteurs, de fidèles. Je m'en rends compte lors de ces salons : les deux-tiers des personnes qui s'arrêtent au stand sont des lecteurs des livres précédents.

Parmi cette importante bibliographie, un titre demeure à part, *Les Lys en exil*.

À part *François-Joseph*, les autres livres ne sont pas des commandes. *Les Lys en exil* répond à une initiative de ma part. Pour l'essentiel, l'intrigue se passe en Autriche où les Bourbons de la branche aînée se réfugient après 1830. Il y a donc un ancrage autrichien qui ne pouvait que m'intéresser. Mais il y a une autre raison : l'époque du bicentenaire de la Révolution. Je ne suis pas monarchiste, mais je trouve que, quelque engagement que l'on puisse avoir comme citoyen, la Monarchie est un grand moment de la France et j'aurais aimé que, lors du bicentenaire, il y eût une place faite à cette autre France qui a existé et qui n'est pas indigne. Or cela n'a pas été fait. Il n'y a pas eu de geste. C'est aussi ce qui m'a décidé à écrire ce livre.

Avez-vous écrit le livre que vous auriez aimé lire en 1989 ? Que pensez-vous du rapport de notre société au passé et à la mémoire, en particulier de l'inflation mémorielle ? Êtes-vous par exemple hostile aux lois mémorielles ?

Oui, car elles sont contraignantes, posent des interdits aux historiens et il me semble que l'historien doit pouvoir développer ses recherches dans un cadre de liberté. Je suis à tout le moins très réservé.

Pensez-vous que notre société a du mal à tisser ensemble différentes histoires ? que l'on est dans une société malade de son passé ?

Il y a sûrement de cela, la menace existe d'une sorte d'enfermement dans des cadres, dans des schémas, au lieu de chercher le rassemblement. L'histoire peut nous diviser, il faut essayer de dépassionner les choses. Si on y arrive, les épreuves partagées en commun peuvent unir. Des gens qui se réclament de la république ou de la monarchie devraient pouvoir vivre ensemble, car ils partagent une vision commune de leur pays, de leur nation.

Quelle a été l'influence de vos recherches sur l'Autriche dans votre conception de la nation ?

En ce qui concerne l'Autriche, c'est un monde très différent de la France, le pluralisme sans la centralisation à la française. C'est aussi une des raisons pour lesquels elle m'intéresse et me fascine, par cette différence. Est-ce que cela influe sur mes choix de citoyen ? Non, je vais vous donner un exemple où ma sympathie pour l'Autriche ne me pousse pas vers le fédéralisme en tant que citoyen. Cela renvoie à un livre de l'archiduc Otto, *L'Idée d'empire*, paru vers la fin des années 1980. J'ai le plus grand respect pour cette haute personnalité que j'ai eu l'honneur de rencontrer souvent. Il m'a même demandé en décembre 1989 de siéger au sein du directoire de l'Union paneuropéenne internationale pour y représenter la France au côté de Michel Habib-Deloncle. J'aimerais écrire sa biographie, tout en doutant que cela intéresse un éditeur ! Ceci posé, je lis donc *L'Idée d'empire*. Il y oppose Charles Quint à François I^{er}. Il n'y a là rien que de conforme à l'histoire, mais, dans les conclusions qu'il en tire, il rejette catégoriquement François I^{er} au nom de « l'idée d'empire ». Quand j'ai lu ce passage, j'ai pensé en moi-même : « Malgré tout mon respect pour vous, Monseigneur, je suis du royaume. » C'est une réponse à votre question. Bien sûr, je suis intéressé, je peux être fasciné, je ne pense pas que cela ait une incidence sur mes choix de Français.

Sur la question européenne, vous avez adhéré à l'Union paneuropéenne, vous étiez souverainiste à l'époque de Maastricht, vous partagiez la méfiance de Jean-Pierre Chevènement lors de la réunification de l'Allemagne. Dans vos ouvrages au contraire, vous montrez l'historicité de l'Allemagne, ses transformations, et sa métamorphose.

Par rapport à la réunification, c'est un phénomène irréversible dont la logique est inscrite dans l'histoire, les manifestants qui ont commencé par dire « Nous sommes le peuple » sont rapidement passés à « Nous sommes un peuple ». C'est une victoire posthume de Bismarck. C'est un fait et nous n'aurions pu arrêter ce mouvement, nous Français.

330 On fait preuve de vigilance et elle est légitime. Il est évident que l'Allemagne réunifiée n'est plus la RFA, c'est autre chose, cela veut dire qu'il pouvait y avoir auparavant une parité qui n'existe plus. Dans cette relation, il faut faire en sorte que l'écart ne se creuse pas, peut-être se réduira-t-il, voire disparaîtra à terme en compte. Vigilance donc, mais certainement pas hostilité, ce serait suicidaire et contraire aux intérêts français.

J'étais favorable à la politique du général de Gaulle, il a dominé ce lourd contentieux sans idée de revanche, mais il ne faut pas oublier qu'il avait une riche culture allemande, c'était un germaniste, il lisait et parlait allemand, ce qui était alors rare dans les élites françaises (et l'est d'ailleurs toujours). C'est cet homme qui, en 1962, fait un grand voyage à travers l'Allemagne fédérale au cours duquel, s'adressant aux Allemands, il leur dit cette chose extraordinaire : « Vous êtes un grand peuple ». Personne ne l'avait dit aux Allemands depuis 1945. Une parole d'autant plus forte qu'elle venait de l'Homme du 18 juin !

Évidemment – c'est un autre versant du problème –, le Général fait fond sur Adenauer qui était un homme de sa génération et je pense que c'était deux hommes qui pouvaient se comprendre. Adenauer n'avait jamais été touché par le virus nazi, il avait été un opposant au prussianisme. Lorsque que l'on analyse les choses, beaucoup de facteurs prédisposaient à cette rencontre profonde, particulière et privilégiée.

Selon vous, où en est le couple franco-allemand ?

Le rapport de force, on n'y échappe pas. La France a perdu du terrain. Il ne faut pas se voiler la face. L'amitié n'est concevable que dans un rapport équilibré, sinon cela crée des frustrations, c'est inévitable. Si le déséquilibre venait à s'accroître, cela mettrait en péril la relation franco-allemande. Ceci étant, on peut constater qu'entre les peuples, il y a aujourd'hui un tissu très serré de relations économiques, culturelles. Cela compte.

Il y a eu, l'année dernière, en prévision du cinquantenaire du traité de l'Élysée, une enquête menée auprès de Français et d'Allemands. Elle a été initiée par les

médias – France inter, France info, des radios publiques allemandes. Il y a eu à peu près 15 000 réponses de chaque côté, ce qui est beaucoup et peu à la fois. Si on regarde les réponses, il en ressort une vision très positive de l'Allemagne et inversement. Seulement cela ne fait que 15 000 réponses ! J'avais été associé à l'opération, puis finalement l'émission a été annulée sur France info. J'aurais dit : certes le résultat est encourageant, mais les 15 000 à avoir répondu, ce sont d'abord des militants de la relation franco-allemande. À côté de cela, il y a un élément dramatique, au moins à mes yeux, c'est la question de la langue, il y a un trop petit nombre de Français qui apprennent l'allemand, c'est un élément capital. On nous dit tous les jours que l'Allemagne est notre premier partenaire mais, pour que cela fonctionne, il faut qu'il y ait un socle. Or, à partir du moment où il y a ce déficit majeur de l'apprentissage de la langue, ce socle manque. Comment peut-on se connaître si on ne parle pas la langue de l'autre ? C'était l'un des objectifs du traité de l'Élysée, un objectif qui n'a pas été atteint, faute qu'on y ait mis les moyens.

Où en sont, selon vous, les études germaniques en France ?

Le Centre d'études germaniques de Strasbourg a disparu. C'est un signal très défavorable. Dans cette affaire, les considérations d'intérêt général n'ont pas prévalu par rapport aux intérêts personnels. Sa création renvoyait à un objectif politique élevé. Le besoin est tout aussi fort aujourd'hui qu'avant et cet instrument est tombé.

L'intérêt d'avoir des études fortes sur l'Allemagne est une évidence sur un plan scientifique et politique. L'Allemagne est un acteur capital de l'histoire européenne, il serait inconcevable qu'une université qui possède une chaire d'histoire de l'Allemagne s'en défasse alors qu'il n'existe que deux en France à Strasbourg et à la Sorbonne, c'est déjà trop peu. Intellectuellement, c'est inimaginable. Nos partenaires allemands ne le comprendraient pas. C'est un argument important à mes yeux, cela pourrait avoir des répercussions sur les études françaises en Allemagne, si nous donnions un mauvais exemple.

D'autant que, de l'autre côté du Rhin, l'attente est forte. Un exemple, le directeur de l'*Institut für Zeitgeschichte* de Munich, le professeur Horst Möller, a été récemment remplacé par le professeur Andreas Wirsching. En janvier 2013 a été organisé, à l'initiative de l'Institut, un colloque franco-allemand, pour fêter son départ, en binôme sur chaque question traitée sont intervenus un historien français et un historien allemand. C'est eux qui l'ont décidé, cela prouve qu'il y a un intérêt pour la France qui se traduit dans les actes.

Comment définiriez-vous les mondes germaniques ?

C'est un terme qui fait problème. Pour nous Français, *germanique*, c'est l'aire de la langue allemande, il ne s'agit pas une notion raciale, cela ne renvoie pas aux Germains opposée aux Slaves, aux grandes migrations barbares. D'ailleurs, si on prend le centre d'études germaniques, il privilégiait l'Allemagne mais il incluait aussi l'Autriche et la Suisse alémanique. Quand j'ai été directeur du Centre, j'ai tenu à ce que cette part soit renforcée. J'avais créé un DESS d'études germaniques. Il offrait une option qui se déclinait en plusieurs enseignements sur la Suisse et l'Autriche. Pour la *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, j'ai introduit la pratique de consacrer tous les deux ans un numéro sur l'Autriche et tous les deux ans un numéro sur la Suisse.

332

Je sais que le terme fait problème. L'ambassadeur d'Autriche m'avait posé la question, cela veut bien dire qu'il pose problème. Pour les Autrichiens, il y en a aujourd'hui beaucoup, sûrement une forte majorité, qui n'identifient plus leur pays à un pays allemand. L'Autriche d'aujourd'hui est une héritière de la grande Autriche d'hier. Par ses héritages culturels, elle est indiscutablement multinationale, européenne dirait son ambassadeur. Pour ne prendre que ces exemples, elle est le produit d'influences françaises et italiennes, à travers l'opéra, le baroque, la langue.

Vos engagements scientifiques sont toutefois loin de se limiter au monde germanique. Votre intérêt s'est porté en particulier sur la francophonie et le monde arabe avec le colloque que vous aviez organisé à Abu Dhabi.

Placé sous le haut patronage de Jacques Chirac, ce colloque sur « Le général de Gaulle et le monde arabe » a été un grand événement. Il réunissait d'éminentes personnalités tant du côté français que du côté arabe, entre autres Dominique de Villepin, Hubert Védrine, Yves Guéna, Mohamed Masmoudi, la fille du colonel Nasser.

J'ajouterais que j'ai aussi une relation forte avec le Québec. J'ai organisé il y a plusieurs années à Québec un grand colloque sur le général de Gaulle et la décolonisation, plus vaste que l'affaire québécoise. Le gouvernement québécois s'était impliqué, notamment à travers son vice Premier ministre, Jacques-Yvan Morin, qui était un grand universitaire.

Et les Balkans ? De quand datez-vous votre intérêt pour cette région ?

Il est lié à des raisons peut-être contradictoires. La tradition française de présence dans les Balkans s'articule autour de deux pays, la Serbie et la Roumanie, même si cette dernière n'est pas totalement un État balkanique. Il y a aussi le fait que je m'intéresse de près à l'Autriche-Hongrie. Fatalement, les Balkans ont été un champ d'action de l'Autriche à partir de 1875, suite logique de Sadowa.

À partir du moment où elle perd ses champs d'influence traditionnels en Allemagne et en Italie, il lui faut trouver une autre aire d'influence, d'expansion, si elle veut rester une grande puissance. Ce sont les Balkans.

En tant que citoyen, j'ai marqué ma sympathie pour le peuple serbe. Ceci étant, celle-ci n'implique pas de ma part la moindre hostilité aux Croates par exemple. J'essaie autant que faire se peut d'associer les différents peuples de cet espace dans la même sympathie, sachant aussi que l'histoire a ses logiques. Or, ces logiques font qu'il reste deux ancrages pour la présence de la France dans l'aire balkanique : la Serbie et la Roumanie.

Quels sont vos projets actuels ?

En ce qui concerne l'écriture, deux ouvrages sont en cours. Le premier s'intitulera *L'Agonie d'une monarchie*². Il s'agit d'une histoire de l'Autriche-Hongrie dans la première guerre mondiale et, bien sûr, de sa fin tragique. Le second est une galerie de portraits « des hommes d'Hitler » : portraits de vingt-trois hommes et d'une femme qui ont été auprès d'Hitler, certains ont été « les idiots utiles », à commencer par von Papen, auxquels s'oppose le noyau dur des Goering, Goebbels, Himmler, Bormann... Une place est également faite aux militaires, aux artistes. Ce livre devrait sortir en août 2015.

N'avez-vous jamais songé à écrire une biographie d'Hitler ?

Figurez-vous que j'ai refusé. J'admire un de mes amis qui a pu vivre plusieurs années avec Heydrich. Je ne me vois pas vivre au moins trois ans de ma vie avec Hitler. Pour les personnages qui l'entourent, ce n'est pas la même chose. J'ai signé un contrat pour une biographie de Goebbels. Vous pourriez me dire que mon argument contre Hitler ne tient pas, le personnage étant tout aussi antipathique, mais il y a un aspect qui m'intéresse, à travers cette biographie, je voudrais traiter, outre la question centrale de la propagande, celle de de la culture sous le III^e Reich, cinéma, théâtre, musique, architecture.

Pour des projets plus lointains, j'aimerais écrire une biographie de Marlène Dietrich, personnage que je trouve à plusieurs titres fascinant. Peut-être aussi une biographie de Stefan Zweig, qui incarne une certaine idée de l'Autriche.

2 Ce livre est paru depuis. Jean-Paul Bled, *L'Agonie d'une monarchie. Autriche-Hongrie 1914-1920*, Paris, Tallandier, 2014.

Votre biographie de Bismarck arrive à la fin de toute une série de biographies. Quel a été votre rapport au personnage que vous avez dû croiser de nombreuses fois tout au long de votre œuvre ?

C'est un personnage qui n'a pas la cote en France, on comprend pourquoi ! Mais je pense aussi que c'est une des très grandes figures du XIX^e siècle, il est d'une intelligence politique rare, et donc si, en tant qu'ami de l'Autriche et Français, je souffre de certaines de ses entreprises, il n'en demeure pas moins que c'est un grand homme. Lorsque la première édition est parue, j'en avais envoyé un exemplaire à Pierre Messmer. Il m'a répondu quelques lignes dans lesquelles il établissait un lien entre Bismarck et de Gaulle et je pense qu'il n'avait pas tort. Je vois déjà un élément fort pour les rapprocher : ni l'un ni l'autre ne sont des hommes de parti et ils savent établir des compromis politiques forts avec ceux-là mêmes qu'ils ont combattus auparavant. Après Sadowa, Bismarck conclut une alliance avec les libéraux qui l'ont vomis et pour qui il n'avait pas de sympathie. De Gaulle s'allie avec les communistes en 1945. Cette capacité à ne pas se déterminer en fonction d'idéologies... je crois que Pierre Messmer avait touché quelque chose de profond.

PRÉSENTATION DES AUTEURS

Dominique Barjot

Professeur d'histoire économique contemporaine à l'université Paris-Sorbonne, directeur adjoint du Centre Roland Mousnier (UMR 8596). Ancien président de l'Association française d'histoire économique, il est l'auteur de nombreux ouvrages ou articles de revue, parmi lesquels, récemment : *La Grande Entreprise française de Travaux Publics*, Paris, Economica, 2006 ; (dir.), « Où va l'histoire des entreprises ? », *Revue économique*, 58, n° 1, janvier 2007 ; (dir.), *Deux guerres totales 1914-1918 ; 1939-1945. La mobilisation de la nation*, Paris, Economica, 2011 ; « Les entreprises françaises d'ingénierie face à la compétition internationale », *Entreprises et histoire*, 71, juin 2013 ; avec Harm G. Schroeter (dir.), « Economic Cooperation Reconsidered », *Revue économique*, 64, novembre 2013 ; *Bouygues. Les ressorts d'un destin entrepreneurial*, Paris, Economica, 2014 ; avec Jean-Pierre Chalineet André Encrevé, *La France au XIX^e siècle 1814-1914*, Paris, PUF, 2014 ; avec Michel Figeac (dir.), *Citoyenneté, république et démocratie en France de 1789 à 1889*, Paris, Armand Colin/SEDES, 2014 ; « The Construction Industry in the XXth Century: an International Interfirm Comparison », *Revue française d'histoire économique – The French Economic History Review*, n° 1, septembre 2014 ; avec Harm G. Schroeter (dir.), « La circulation de l'information et des connaissances », *Entreprises et histoire*, 75, juin 2014 ; avec Marco Bertilorenzi (dir.), *Aluminium. Du métal de luxe au métal de masse (XIX^e-XX^e siècle) – From Precious Metal to Mass Commodity (19th-21st century)*, Paris, PUPS, 2014 ; « Cartels et régulation des crises », *Entreprises et histoire*, 75, septembre 2014.

Dušan T. Bataković

Historien et diplomate serbe, docteur en histoire de l'université Paris-Sorbonne. Actuellement directeur de l'Institut des études balkaniques de l'Académie serbe des sciences et des arts de Belgrade. Il a été ambassadeur de Serbie en Grèce, au Canada et en France. Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages sur l'histoire de la Serbie, de l'ex-Yougoslavie et des Balkans, dont *Kosovo. Un conflit sans fin?*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2008 ; (dir.), *La Serbie et la France. Une alliance atypique*, Beograd, Institut des études balkaniques, 2010 ; et *Les Sources françaises de la démocratie serbe*, Paris, CNRS éditions, 2013.

Zoltan Bécsi

Après des études dans les universités de Genève et d'Oxford et sa thèse de doctorat à l'HEID de Genève en Histoire des relations internationales sur la diplomatie secrète et le combat des peuples d'Europe centrale pour une confédération en Europe centrale (*Forbiden Federalism, 1918-1921*), il s'est intéressé à la géopolitique (*Le Projet géopolitique de la France pour l'Europe centrale dans les années 1920 et son échec*) et a récemment entrepris des recherches sur la question de la souveraineté (en préparation : *De l'Empire à la Fédération, l'héritage impériale de la Fédération et de l'Union européenne* et *The Order of Malta. From Territoriality to Sovereignty*).

Stéphanie Burgaud

352

Ancienne élève de l'ENS, docteur en histoire de l'université Paris-Sorbonne, maître de conférences à l'IEP de Toulouse. Ses recherches portent sur l'histoire allemande, l'histoire russe et les relations internationales au XIX^e siècle. Elle a publié *La Politique russe de Bismarck et l'unification allemande. Mythe fondateur et réalités politiques*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, et, plus récemment, *L'Europe dans la construction politique et identitaire russe*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2013.

Mathieu Dubois

Agrégé et docteur en histoire de l'université Paris-Sorbonne et de l'Universität Augsburg (Allemagne). Ancien *Fellow* du *Zentrum für Zeithistorische Forschung* (Potsdam), il est actuellement coordonnateur du programme franco-allemand ANR-DFG « Les évacuations dans l'espace frontalier franco-allemand (1939-1945) ». Il est chargé d'enseignements à l'université Paris-Sorbonne. Il a notamment publié *Génération politique : les années 1968 dans les jeunesse des partis politiques en France et en RFA*, Paris, PUPS, 2014 (mention spéciale du Prix de thèse du Sénat).

David Gallo

Ancien élève de l'ENS-LSH (Lyon), agrégé et docteur en histoire, ATER à l'université Paris-Sorbonne ; il a soutenu en 2014 une thèse sur *La Fabrique de l'homme nouveau : formation idéologique et conditionnement politique dans la SS (1933-1945)*, sous la direction des professeurs Édouard Husson (université de Picardie) et Dominique Barjot (université Paris Sorbonne).

Philippe Gelez

Maître de conférences à l'université Paris-Sorbonne. Il enseigne la littérature et l'histoire des idées de l'espace ex-yougoslave et dirige un séminaire de

traduction. Après s'être intéressé à l'Islam bosno-herzégovien et balkanique, il a orienté ses recherches sur la question agraire au XIX^e siècle dans ces mêmes régions, ainsi que sur les problèmes liés à l'eupéanisation.

Jean-Noël Grandhomme

Maître de conférences HDR en histoire contemporaine à l'université de Strasbourg ; conférencier au Collège militaire royal du Canada à Kingston (Ontario) ; membre élu du Conseil national des universités ; membre des comités scientifiques du Mémorial de Verdun, du Mémorial de l'Alsace-Moselle, du Musée de Gravelotte. Publications principales : « *La guerre ne tardera pas* ». *Les Rapports du colonel Pellé, attaché militaire français à Berlin (1909-1912)*, en collaboration avec Isabelle Sandiford-Pellé, Paris, Armand Colin, 2014 ; *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, en collaboration avec Francis Grandhomme, Strasbourg, La Nuée bleue, 2013 ; *Les Soldats inconnus de la Grande Guerre. La mort, le deuil, la mémoire*, co-dirigé avec François Cochet, Saint-Cloud, Soteca-14-18 éditions, 2011 ; *Henri-Mathias Berthelot (1861-1931). Du culte de l'offensive à la stratégie globale*, Ivry, ECPA-D, 2011 ; *Les Malgré-nous de la Kriegsmarine. Destins d'Alsaciens et de Lorrains dans la marine de guerre du III^e Reich*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2011 ; *La Roumanie en guerre, 1914-1919 : de la Triplice à l'Entente*, Saint-Cloud, Soteca-14-18 éditions, 2009.

Lothar Höbelt

Professeur d'histoire moderne et contemporaine à l'université de Vienne, spécialiste de l'histoire autrichienne, allemande et britannique, ses travaux portent notamment sur l'histoire politique et constitutionnelle. Parmi ses nombreuses publications : *Landschaft und Politik im Sudetenland*, Wien, Österreichische Landsmannschaft, 2004 ; *Ferdinand III. 1608-1657. Friedenskaiser wider Willen*, Graz, Ares, 2008 ; *Franz Joseph I. Der Kaiser und sein Reich. Eine politische Geschichte*, Wien, Böhlau, 2009 ; *Die Habsburger. Aufstieg und Glanz einer europäischen Dynastie*, Stuttgart, Theiss, 2009 ; *Böhmen. Eine Geschichte*, Wien, Karolinger Verlag, 2012.

Catherine Horel

Directrice de recherche au CNRS (SIRICE). Spécialiste de l'histoire contemporaine de l'Europe centrale, elle enseigne à l'université Panthéon-Sorbonne. Elle est membre de plusieurs organismes internationaux et Secrétaire générale du Comité international des sciences historiques (CISH). Ses recherches traitent des structures sociopolitiques de l'Empire des Habsbourg, de l'histoire urbaine, de l'histoire des juifs. Parmi ses récentes publications, à

signaler : *Cette Europe qu'on dit centrale. Des Habsbourg à l'intégration européenne (1815-2004)*, Paris, Beauchesne, 2009 ; Catherine Horel (dir.), *1908, la crise de Bosnie dans le contexte européen cent ans après*, Bruxelles, Peter Lang, 2011 ; *L'Amiral Horthy, régent de Hongrie*, Paris, Perrin, 2014 ; Catherine Horel (dir.), *Les Guerres balkaniques 1912-1913. Conflits, enjeux, mémoires*, Bruxelles, Peter Lang, 2014.

Rainer Hudemann

354

Professeur d'histoire contemporaine de l'Allemagne et des pays germaniques à l'université de Paris-Sorbonne et professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université de la Sarre (Allemagne). Il a été vice-président de l'université de la Sarre, professeur invité à l'Université hébraïque de Jérusalem, titulaire de la chaire Alfred Grosser et professeur invité à l'Institut d'études politiques de Paris. Ses principaux domaines de recherche portent sur l'histoire allemande et française aux XIX^e et XX^e siècles, sur les relations franco-allemandes, les élites en France et en Allemagne, la politique sociale, les partis politiques, l'intégration européenne, les fascismes en Europe, l'histoire urbaine dans une perspective comparative, les structures de processus de transfert en Europe, les mémoires transnationales.

Emmanuel Le Roy Ladurie

Ancien élève de l'École normale supérieure, professeur émérite au Collège de France, ancien administrateur général de la Bibliothèque nationale et membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), Emmanuel Le Roy Ladurie compte parmi les historiens français les plus célèbres. Auteur d'ouvrages traduits dans le monde entier, il fut nommé docteur *honoris causa* de dix-neuf universités. Grand Officier de la Légion d'Honneur et Commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres, sa recherche actuelle porte sur l'histoire du climat.

Georgiana Medrea

Maître de conférences qualifié, docteur en histoire moderne et contemporaine de l'université Paris-Sorbonne et de l'université de Bucarest. Sa thèse consacrée aux relations culturelles franco-roumaines dans l'entre-deux-guerres ainsi que ses contributions à des ouvrages collectifs tiennent à la fois de l'histoire diplomatique, de l'art, des institutions littéraires et culturelles. Elle participe depuis 2000 aux travaux du comité d'historiens franco-roumains dirigés par Jean-Paul Bled (université Paris-Sorbonne) et Dan Berindei, vice-président de l'Académie roumaine, publiés dans *Études danubiennes* et *Revue roumaine d'histoire*.

Renaud Meltz

Maître de conférences à l'université de Polynésie française, est l'auteur d'*Alexis Léger, dit Saint-John Perse*, Paris, Flammarion, 2008 (Prix Maurice Baumont). Ses travaux portent actuellement sur l'opinion publique dans les relations internationales. Il prépare à ce sujet un ouvrage à paraître chez Vendémiaire en 2016, *Vers une diplomatie des peuples? L'opinion publique et les crises internationales au premier XIX^e siècle (France et Grande-Bretagne)*.

Edi Miloš

Maître de conférences à l'université de Split, il axe ses recherches sur l'histoire politique et intellectuelle des Croates aux XIX^e et XX^e siècles. Il est l'auteur d'une thèse de doctorat encore inédite *Antun Radić et la genèse du mouvement paysan croate (1868-1905)*, dirigée par le professeur Jean-Paul Bled et soutenue en 2008 à l'université Paris-Sorbonne.

Vojislav Pavlović

Docteur de l'université Paris-Sorbonne, il a été maître de conférences associé dans plusieurs universités en France et en Serbie. Il est actuellement vice-directeur de l'Institut d'études balkaniques de Belgrade. Il a notamment publié *Francuskarevolucija [La Révolution française]*, Beograd, Vidici, 1990; *OSS in Yugoslavia 1941-1944*, Beograd, Center for Serbian Studies, 1997; *Od Monarhije do republike (De la monarchie à la république. Les États-Unis et la Yougoslavie pendant la seconde guerre mondiale)*, Beograd, Clio, 1998.

Guillaume Payen

Docteur en histoire contemporaine, chef du pôle Histoire et faits sociaux contemporains du centre de recherche de l'École des officiers de la Gendarmerie nationale, chercheur associé au Centre Roland Mousnier (UMR 8596), Guillaume Payen a soutenu sa thèse en 2010 sous la direction de Jean-Paul Bled: *Racines et combat. L'existence politique de Martin Heidegger: patriotisme, nationalisme et engagement d'un intellectuel européen jusqu'à l'avènement du nazisme (1889-1933)*. Sa biographie du philosophe sera publiée en janvier 2016 aux éditions Perrin sous le titre: *Les Destins changeants de Martin Heidegger. Catholicisme, révolution, nazisme (1889-2014)*.

André Reszler

Historien, né à Budapest, il a enseigné la littérature comparée et l'histoire européenne de 1968 à 1975 à l'université d'Indiana (Bloomington) et, à partir de cette date jusqu'à sa retraite en 1998, l'histoire des idées et de la culture européenne à l'Institut universitaire d'études européennes où il a succédé à

Denis de Rougemont. Depuis 1998, il est professeur honoraire à la faculté des Lettres de l'université de Genève. À plusieurs reprises, il a été invité à l'université de Montréal et à l'Institut d'études germaniques de Strasbourg. Fondateur de la revue *Cadmos*, il en est le rédacteur en chef de 1977 à 1983. Parmi ses publications, traduites en plusieurs langues : *L'Esthétique anarchiste*, Paris, PUF, 1973 ; *Mythes politiques modernes*, Paris, PUF, 1981 ; *Le Génie de l'Autriche-Hongrie*, Genève, Georg, 1991 ; *Le Pluralisme, aspects historiques et théoriques des sociétés pluralistes*, Paris, La Table Ronde, 2002 ; et *Les Nouvelles Athènes, histoire d'un mythe culturel européen*, Gollion, Infolio, 2004.

Christophe Réveillard

356

Christophe Réveillard est responsable de recherches au Centre Roland Mousnier (UMR 8596) et professeur module européen Jean Monnet (Commission européenne, Programmes et coopération internationale). Docteur en histoire (université Paris-Sorbonne) et diplômé en droit international public (université Paris-Sud), il est secrétaire-général-adjoint du Comité français des sciences historiques et membre de l'Institut international d'études européennes A. Rosmini. Il a notamment publié le *Dictionnaire historique et juridique de l'Europe* (Paris, PUF, 2013) ; *Métiers et statuts sociaux. Les représentations* (Paris, Éditions du CTHS, 2012) ; *La Construction européenne* (Paris, Ellipses, 2012) ; *La Guerre civile perpétuelle. Aux origines modernes de la dissociété* (Perpignan, Artège, 2012) ; (dir.) « Fatalités européennes », *Géostratégiques*, n° spécial, 2012-1 ; *La Culture du refus de l'ennemi. Modérantisme et religion en Europe au seuil du XXI^e siècle* (Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007) ; *Penser et construire l'Europe 1919-1992* (Paris, CNED/SEDES, 2007) ; *L'Américanisation de l'Europe occidentale au XX^e siècle. Mythe et réalité* (Paris, PUPS, 2002).

Benedikt Schoenborn

Senior Research Fellow au *Tampere Peace Research Institute* enseignant à l'université de Tampere, en Finlande. Parmi ses publications figurent les livres *Transatlantic Relations since 1945: an Introduction* (avec Jussi Hanhimäki et Barbara Zanchetta), London, Routledge, 2012, et *La Mécontente apprivoisée: de Gaulle et les Allemands, 1963-1969*, Paris, PUF, 2007 (Prix Duroselle).

Ana-Maria Stan

Docteur en histoire, Ana-Maria travaille comme chercheur à l'université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca (Roumanie). Elle est responsable du Musée historique de l'université. Ancienne boursière de l'Agence universitaire de la francophonie (2002-2004). Sa thèse, soutenue en 2005 et publiée en 2006 (édition roumaine) et en 2007 (édition française), porte sur les relations franco-

roumaines à l'époque du régime de Vichy. Auteur de quelques livres et d'une vingtaine d'articles sur l'histoire du xx^e siècle, ciblant les rapports culturels et la collaboration scientifique et académique entre la France et la Roumanie de 1918 à 1945, ainsi que l'histoire de l'enseignement supérieur roumain pendant l'entre-deux-guerres. En 2012, elle a édité le journal de Jacqueline Jeannel – *Ma Roumanie/România mea*, Cluj-Napoca, Centrul de Studii Transilvane, Academia Română.

TABLE DES MATIÈRES

introduction. Jean-Paul Bled, historien des mondes germaniques en Sorbonne.....	7
Rainer Hudemann.....	7

PREMIÈRE PARTIE

LE VIENNOIS :

DE L'AUTRICHE DES HABSBOURG AUX BALKANS DES NATIONS

L'AUTRICHE-HONGRIE ET LES BALKANS TRAVAILLÉS PAR LES NATIONALISMES AU XIX^e SIÈCLE

L'idée slave et les Croates au XIX ^e siècle Edi Miloš.....	17
Un grand acteur oublié de la scène autrichienne : Le comte Anton von Prokesch-Osten André Reszler.....	27
La Bosnie-Herzégovine entre l'Autriche et la Hongrie (1878-1914) Philippe Gelez.....	35
L'action politique de l'Autriche-Hongrie chez les Albanais dans le <i>Vilayet</i> du Kosovo (Une analyse française de 1902) Dušan T. Bataković.....	47
Les officiers-conjurés serbes : 1903-1914. Programme et convictions politiques Vojislav Pavlović.....	63
Montenegro and the Central Powers 1915-16 Lothar Höbelt.....	79

INFLUENCES DIPLOMATIQUES, CULTURES ET MÉMOIRE DANS UN ESPACE EN RECOMPOSITION AU XX^e SIÈCLE

Le général Paul Venel (1864-1920) et Le rôle de la France dans le rattachement du Monténégro au royaume des Serbes, Croates et Slovènes Jean-Noël Grandhomme.....	97
---	----

Les répertoires français, allemand et autrichien sur les grandes scènes roumaines. Le cosmopolitisme d'une culture nationale (1919-1940) Georgiana Medrea.....	117
Aspects de la Résistance française en Roumanie après 1940. Diplomates, enseignants et écrivains Ana-Maria Stan.....	131
François-Joseph en Hongrie : un lieu de mémoire ? Catherine Horel.....	145

SECONDE PARTIE

L'ALLEMAGNE DE JEAN-PAUL BLED :

DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE À LA RÉPUBLIQUE DE BERLIN

360

L'ALLEMAGNE FACE AU CONCERT EUROPÉEN (1815-1918)

Naissance de la germanophobie française ? L'opinion publique et la crise de 1840 Renaud Meltz.....	163
Bismarck et l'Europe, De la mission Alvensleben à la mission Radowitz Stéphanie Burgaud.....	187
Un génie de la prévision : Jacques Bainville dans <i>Les Conséquences politiques de la paix</i> Zoltan Bécsi.....	203
L'Allemagne de Martin Heidegger, ou le patriotisme d'un philosophe apolitique (1889-1933) Guillaume Payen.....	215
Du poids de l'intérêt matériel dans l'adhésion au nazisme. Réflexions autour des thèses de Götz Aly, à travers le cas de la politique d'aide sociale de la SS David Gallo.....	223
Julius Berger (1862-1943) : un entrepreneur allemand et la France Dominique Barjot.....	239

L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La RFA et les premières communautés européennes Christophe Réveillard.....	265
L'Allemagne et de Gaulle : l'approche de Willy Brandt Benedikt Schoenborn.....	283
Les partis politiques au défi de « 68 » en RFA et en France Mathieu Dubois.....	297

Cartes.....	311
Entretien avec Jean-Paul Bled.....	319
Portrait de Jean-Paul Bled par Emmanuel Leroy Ladurie.....	335
Bibliographie de Jean-Paul Bled.....	339
Directions de thèse.....	349
Présentation des auteurs.....	351
Table des matières.....	359

Totaeptur magnim quaerum ad mod qui desedi ducipsam ipsam, omnima sam is exped que volupta prerest hicil iminctur audam, con explignias doluptis reptam, oditem int doloren esequia con non prat.

Qui alit ut vercim re, illacernatem que et, con cum, solorumet la sanda il minctius.

Untesectis ipsuntion re re, volorro vidus, quosti resequid excerunt ipid utest adi doluptatur, nimpos atur, ut ommossitat.

Aquam, sitat aperum et ad est, sime vento ident fuga. Et enda nullace ratiis vid quibusa pore, omnia quatia doluptat lam, autempore quati blab ium elestion placerum con comnimus autetur sende nestota qui qui ilia volupta tionseq uidigni hillorro enis dicimax imaxim repra quae natistisit ullit alit alia commolo rporrov itiore labo. Itasimust, unt que dolorates dis iurem imus, quideri intions enitatur? Liatest ut at eatatataie delliqui conesedis ut omnitatur solorem santiberum lic tem res eatatur rem velesseque lique odis doluptatis ute con reic totaspel modit quidit doluptae quis anditas incta cum venihic aboriae des am, inverunt faccum quis volenihita dem et exceatus et accus, nit vererup tateporem quia ilitatur as aut am sapedigenem est, ipitate quiae pa sum et, samet porropore dolorio reprempos sit andi rector, alique quatem facest eum esedi ut lab ium sa simagnit, quam estruntem is expernam quibusandae dolutatiam dem exceper iorrovid modia nonsedit discium lam nestiis quatust molupiti as dolupta cullupti ullest aut molor alignimus es untis qui blabor aceatur ad ea voluptieni occullaci soluptatur sam

Illustration : J.M.W. Turner, *L'Inauguration du Walhalla* (détail), huile sur acajou, 1842, Londres, Tate Gallery © akg-images/Erich Lessing

ISBN 978-2-84050-997-4		SODIS F387918	
9 782840 509974			